

*Marc Le Bot*

# Quel ange n'est terrible ?

*Roman*



**P.O.L**







Quel ange  
n'est terrible ?

DU MÊME AUTEUR

*Chez le même éditeur*

LES YEUX DE MON PÈRE, 1992

LA PARTIE DU SOPRANO SOLO DANS LE CŒUR, 1994

*Chez d'autres éditeurs*

LES PARENTHÈSES DU REGARD, *Fayard*, 1976

L'ŒIL DU PEINTRE, *Gallimard*, 1982

THÉÂTRE D'OMBRES À L'INTÉRIEUR, *André Dimanche*, 1984

IMAGES DU CORPS, *Présence contemporaine*, 1986

AUTRES FRAGMENTS DE LANGUE, *Brandes*, 1987

LE RÉEL INVOLÉ, *Fata Morgana*, 1988

PARFOIS, NUIT ET JOUR, *Fata Morgana*, 1988

UNE BLESSURE AU PIED D'ŒDIPE, *Plon*, 1989

LES NOMS PROPRES DES DIEUX, *Fata Morgana*, 1989

LA LUMIÈRE D'UN JOUR INVERSE, *Colodion*, 1990

D'UNE VOIX BLANCHE, *Fata Morgana*, 1990

IMAGES, MAGIES, *Présence contemporaine*, 1990

LA MAIN DE DIEU, LA MAIN DU DIABLE, *Fata Morgana*, 1991

PAUL KLEE, *Adrien Maeght*, 1992

LE NU NOCTURNE, *Colodion*, 1992

Marc Le Bot

Quel ange  
n'est terrible ?

*Roman*

*P.O.L*

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© P.O.L éditeur, 1995  
ISBN : 2-86744-471-3



« ... car le Beau n'est rien autre que le commencement du terrible, qu'à peine à ce degré nous pouvons supporter encore ; et si nous l'admirons et tant, c'est qu'il dédaigne et laisse de nous anéantir. Tout Ange est terrible. »

Rainer Maria Rilke,  
*Première Elégie de Duino*

« C'est une truie  
et moi je suis un porc et un poète.  
Lorsqu'elle ouvre ses lèvres blanches  
pour me mordre, je lui rends sa morsure. »

Denise Levertov, *Chanson pour Ishtar*



Les falaises sont le sol rompu après l'étendue plate de la lande qui monte en pente douce vers leur sommet. Quand les marées ont rongé leurs assises, elles s'écroulent par pans. Elles ouvrent le sol par une coupure tranchante. Elles forment, là, des éboulis abrupts de terre, de roches et de cailloux.

Avec nos jeux de mains, je ne l'ai pas poussée ni je ne l'ai retenue quand elle fit le faux pas et tomba dans le vide. Le vent était violent sur la hauteur. Il emmêlait nos cheveux. Il soulevait sa robe. Il apportait des odeurs de résine et de menthe.

La résine des pins et la menthe sont, là-bas, les odeurs d'été quand le vent souffle de la terre. L'instant de la chute eut pour moi cette odeur. Comme le vent, elle fut violente. Elle demeure, dans ma mémoire, liée à l'événement de cette mort.

Les os des membres se sont rompus et ceux de la colonne vertébrale. Le corps s'est disloqué comme les blocs rocheux quand ils s'éboulent. Le rouge du sang a teinté le blanc du calcaire et l'eau de la mer dans le contrebas.

Le sang marque de son sceau le cours entier de cette histoire. Il s'y imprime comme un cachet de cire rouge à la pliure d'un papier blanc qu'il referme sur le secret d'une écriture.

Il y eut un caillot de sang dans les veines de notre mère et le blanc des salles d'hôpital, puis ce fut la nuit dans un train jusqu'à cette maison étrangère où elle, qui allait être ma compagne, me rejoignit le lendemain. Plus tard, il y eut le sang des bêtes qui nous éclaboussa quand nous le transportions, elle et moi, de l'abattoir des vaches jusqu'à la ferme et on le mêlait, coagulé et grumeleux, à la nourriture des porcs et des poules. Le sang de la guerre m'a atteint, lui aussi, quand j'ai soigné l'homme dont les blessures étaient des plaies ouvertes : son sang a taché mes mains et j'allais les laver au filet d'eau qui coule de l'abreuvoir, dans la cour.

Lorsqu'elle tomba et que son corps s'écrasa sur les roches en bordure de mer, le sang marqua une dernière fois le temps de cet été que nous venions de passer ensemble.

Il en rompit brutalement le cours alors qu'une cha-

leur toujours égale l'avait maintenu comme immobile jusque-là : accueillant les événements, fussent-ils violents, dans l'indifférence de sa touffeur.

Elle a basculé dans l'abîme et j'ai d'abord eu ce recul : j'ai tourné le dos à la mer ; j'ai fait face au vent qui a empli ma bouche et à l'espace quadrillé des terres.

J'y ai perçu les signes de ce qu'il me fallait désormais concevoir : la fin de l'été, la douleur et la solitude.

Le premier de ces signes fut le soleil déjà bas. Il étirait les ombres des arbres et, au loin, celle des bâtiments de la ferme. Il rosissait les herbes de la lande que l'été avait jaunies et desséchées. Puis, ce furent ces odeurs balsamiques qui pénétrèrent les alvéoles de mes poumons et me rendirent sensible le serrement des muscles de ma poitrine.

J'ai alors pensé aux tempêtes qui se lèveraient, m'avait-on dit, à l'équinoxe de septembre. Leurs marées hautes et les éclaboussures des vagues lavaient le socle où venait de s'écraser son corps.

J'ai de nouveau regardé la mer. Les masses d'eau s'y chevauchent, elles s'entremêlent et tourbillonnent comme les nuages par grand vent.

Elles provoquent, sur les yeux, le même effet de saisissement que les ciels des peintures baroques. Devant elles, aussi, on se berce d'une pensée de

l'infini mais elle se résout aussitôt en une tache de vert ou de bleu fades. Alors, le vertige vous prend. Ce vertige, pour moi, fut celui d'une pensée confuse de la mort en cet instant où je ne m'étais pas encore affronté à la vue proche de son cadavre.

Les bruits de la mer, ses froissements d'eau emplissent les cavités du corps d'une sonorité qui vous semble monotone. Pourtant, elle ne l'est pas. Un mouvement, en elle, vous soulève et vous abandonne. Elle est faite d'enflures et d'affaissements, à l'image de ce que furent, en ces moments, mon horreur et mon hébétude.

Je suis aujourd'hui dans une campagne d'arbres feuillus et de prairies. L'eau des pluies, celles des sources et des ruisseaux, parce qu'elles semblent elles aussi ne tenir qu'une seule note sur un ton égal, me remettent en mémoire que l'événement de cette mort s'accompagna, pour moi, d'une nausée sonore.

*(En route pour la Perse où il mourra à la bataille, Julien l'Apostat lui aussi fut attentif à un bruit d'eau. Faisant étape à Antioche, auprès de son maître Libanios, il y écrit un Hymne à la Mère des dieux qui est une exhortation à mener une vie chaste. Il note, dans son poème, que cette nuit d'Antioche fut « si muette qu'on entendait le bruit léger des sources de Daphné » et que ce bruit fut un apaisement pour ses sens. Parce que la nymphe qui donne son nom à ces sources s'est trans-*

*formée en laurier afin de demeurer vierge, la chasteté, selon Julien, aurait les eaux courantes pour symbole.*

*Les roulements de la mer sur les roches et sur le sable ont, au long de cet été, excité nos sens à la volupté, non à la vie chaste. Mais, comme pour l'Apostat au bord du Tigre, la mort fut au bout de la course pour elle.)*

Quand on monte la pente de la lande vers le sommet de la falaise, l'horizon recule devant soi. Les yeux se détachent du sol qu'on foule. Ils sont tirés vers le haut et vers le lointain. Je me souviens : ma vue se renversait vers le ciel parce que son bleu, au loin, se confondait avec l'eau verte.

L'espace où nous nous déplaçons est toujours en avance sur nos pas. Au haut de la falaise, un abîme d'air devance la terre et il est devancé plus avant par la fosse lumineuse de la mer. Dans l'instant de sa chute, mes yeux se sont cognés à ce vide. J'ai été aveuglé soudainement de ne plus la voir. Puis je fus ébloui par les éclats solaires, innombrables et rythmés, à la surface mouvante de l'eau.

Nous marchions au bord de l'abrupt, attentifs à nos pas et gardant le silence. Nous étions présents l'un à l'autre par le contact de nos corps. Lorsque nos mains se détachaient, la mienne se saisissait d'un pan de sa robe ; la sienne se posait sur mon épaule, sur mon dos.

Parce que la sente, en cet endroit, est étroite, elle se tenait un peu en retrait de moi. Je la voyais dans la marge de mes yeux, là où la vue s'effiloche.

A cette frontière du visible, elle me semblait près d'apparaître et, cependant, n'apparaissant pas. Je me tenais attentif à ce que mes regards ne franchissent pas cette limite incertaine.

J'aimais la confusion de mes émotions, en de tels instants, quand je percevais sa silhouette sans encore me tourner vers elle, comme on hésite à scruter une ombre.

Si j'aimais ces instants d'attente, c'est qu'ils étaient le prélude à cette violence que j'éprouvais de notre présence l'un à l'autre, lorsque enfin nous faisons face pour des tête-à-tête immobiles.

L'attente me révélait que je désirais et craignais à la fois les occasions où nos regards s'attachaient fixement l'un à l'autre et, pendant un long temps, ne lâchaient pas prise. Nous feignions que ces défis étaient des jeux. Nous cherchions, par des rires, à en dissiper le malaise. C'étaient des affrontements, pleins d'une violence contenue. Pour moi, je n'avais pas les mots pour en dire les enjeux. Mais si je retardais ces occasions, comme je l'ai fait ce jour-là encore, ce n'était jamais, je le savais, que dans le calcul d'en mieux jouir.



J'aurais pu dire en ce moment-là, de son image fuyante, ce que les contes disent des spectres qu'on imagine apercevoir lorsque la vue se brouille : ils nous rendent présent ce que nous avons, tout ensemble, la peur et le désir de voir.

L'image que j'ai eue d'elle pendant notre marche sur la crête fut, elle aussi, celle d'une présence toujours près de se retirer. Et voici que, dans mon souvenir, je ne démêle plus les deux instants où elle fut puis ne fut plus à mes côtés.

Quand j'ai marqué un temps d'arrêt pendant notre marche, je me suis retourné vers elle brusquement. Son visage a surgi dans la proximité du mien. Ce fut une vision nette et si intense qu'elle me sembla comme immobile et sans durée.

Une fois encore nous nous sommes fixés, yeux dans les yeux, sans ciller : comme dans l'instant suspendu qui précède un assaut au jeu de l'escrime ; comme avant une prise au corps à corps pour une lutte.

Tout visage est terrible quand il surgit dans l'intervalle d'un temps mort. L'arrêt de son mouvement le fige. Le grain de sa peau se donne à voir dans la proximité, comme sous l'effet d'un grossissement par une loupe. Ses rides et ses pores se creusent. Sa texture granuleuse lui donne la même apparence minérale qu'une pierre refendue ou grossièrement taillée.

C'est l'aventure d'Orphée qui recommence, quand

il ramène Eurydice des Enfers : je me retourne vers le souvenir d'un amour et ce que je vois est une figure pierreuse de la mort.

Sa peau fut une surface énigmatique comme l'est, en effet, celle des roches nues. Le regard s'y arrête. Il s'y accroche aux fines aspérités, aux renflements, aux fissures. L'énigme est que ces surfaces n'aient pas d'envers et que leur intérieur soit innommable.

La roche, si vous la délitez ou la percez, ce que vous trouverez sera encore la pierre, sa masse indistincte et obtuse. La peau d'un corps, non plus, n'a ni envers ni intérieur. Elle est une surface sans épaisseur et fragile. Elle en appelle aux griffes des ongles et aux morsures des dents. Si vous la déchirez, vous ne trouverez pourtant qu'un rien sans nom : cette boue de chair, d'os et de sang qu'allaient devenir son corps et son visage.

Dans ces laps de temps nuls où des regards s'affrontent, on voit le visage de l'autre dans une fugace fixité. De cette vue immobile, on ne sait si elle est brève ou longue. Elle a lieu dans l'instant, mais ce serait dans un instant d'éternité. Alors la pensée est la proie d'un autre vertige.

Le même effet me surprend quand je perçois, en passant, le reflet de mon propre visage dans le verre de la fenêtre ou celui du miroir. Je n'identifie pas ces images furtives, ni la mienne ni celle de l'autre. Leur brièveté me blesse l'œil de son trop vif éclat. Elles ont

la cruauté des couteaux et la brillance de leurs lames. Elles laissent des cicatrices sur la peau mentale. Ces marques sont celles d'une présence nue, sans les oripeaux de l'espace et sans ceux du temps. Elles se donnent à moi mais s'arrachent à mes yeux aussitôt. Aussi s'impriment-elles durablement dans ma mémoire, comme on garde sur la rétine l'empreinte du soleil.

L'expérience que j'en fis, ce jour-là, s'accompagna d'un cri et d'un bruit de pierres qui s'éboulent.

Le cri ni le bruit, eux non plus, n'eurent aucun sens que j'aie d'abord pu comprendre. Comme la brillance de la vue brève aveugla mon regard, leur brusque éclatement assourdit mes oreilles.

Un cri a été poussé. Un mot, un nom a-t-il été crié ? Si je l'ai entendu, je l'ai aussitôt oublié. J'ai préféré qu'un trou se creuse, là, dans ma mémoire.

Ce mot ou ce nom perdu attire mes rêveries aujourd'hui encore. Il les appelle. Mais il est inintelligible comme sont les échos que me renvoient les murs de pierres, quand les sons de mes paroles m'en reviennent brouillés.

Ou le cri insensé lui-même forma cette barrière sonore que mes pensées heurtèrent mais qu'elles ne franchirent pas.

La barrière du cri insensé fut cruelle. Elle fut comme celle que dressent devant moi les abois des

chiens dont la crainte me paralyse et celle des crocs déchirant les chairs. Au-delà de son cri, à elle, il y eut aussi les morsures des pierres, le déchirement des chairs et le sang. L'instant où je l'entendis figea mon propre corps dans une paralysie semblable à celle qu'aurait causée, j'imagine, une blessure pénétrant jusqu'à mes organes internes.

Quand on entre dans ces temps du suspens du temps, les choses sont encore là, mais elles sont devenues innommables. Elles sont entre deux noms comme le sont toutes choses dans le moment où elles entrent dans la mort.

Je n'ai pas crié son prénom. Je ne l'ai pas appelée. Son nom, déjà, était devenu celui de personne.

Le cri sans nom s'est tu, à peine fut-il crié. Il ne cesse pourtant de résonner à mes oreilles.

Il fut ce qu'avait été ma vision : dans sa brièveté, il eut la force, lui aussi, d'une impression indélébile.

Les visions brèves s'impriment comme des marques en creux sur la rétine, les cris sur la membrane du tympan.

Mais moi, quand je recherchais ces affrontements de nos yeux, ces face-à-face immobiles, ces rires brefs et ces longs silences parce qu'ils mettaient en jeu ce que mon attachement pour elle avait de trouble, voici que mes perceptions, au contraire, devenaient incer-



Pendant l'été torride, ils marchent sur le sable. Ils se couchent sur les herbes sèches. Quand ils sont étendus à terre, au-dessus d'eux le ciel surplombe. Sous eux, c'est l'insensibilité minérale des cailloux.

Leur peau se couvre de sueurs plus odorantes que le sang. Quand elle sèche, il s'y forme des dépôts de sel, qu'ils lèchent.

Le vide entre leurs lèvres est un plein d'effluves. Ils s'inventent des bouches végétales, d'un bleu vif comme les fleurs bleues. Dans leur chambre embuée de l'odeur nauséuse du soir, leur nudité est parfumée comme celle des fruits dont on a tranché la chair au couteau.

Lorsque, sans voix, ils se tiennent debout face à face, ils sont comme deux pins de haute taille qui auraient pris racine dans la dune, proches l'un de l'autre mais immobiles parce que le vent s'est apaisé sur la mer.

Leurs fièvres les ont abandonnés à leurs sources chaudes. Fallait-il vieillir ? Les corps adolescents ont trop de peau, trop de sang, trop d'air dans la poitrine.



9 782867 444715

80 F  
936213-6  
ISBN : 2-86744-471-3  
4-95



DIFFUSION C.D.E.  
DISTRIBUTION SODIS